



H U M A N

F L O W



H U M A N

F L O W

UN FILM DE AI WEIWEI

DURÉE : 2H20

SORTIE LE 7 FÉVRIER

DISTRIBUTION
MARS FILMS
66, RUE DE MIROMESNIL
75008 PARIS
TÉL. : 01 56 43 67 20
CONTACT@MARSFILMS.COM

PRESSE
LAURENCE GRANEC
VANESSA FRÖCHEN
92, RUE DE RICHELIEU – 75002 PARIS
TÉL. : 01 47 20 36 66
PRESSE@GRANECOFFICE.COM

PHOTOS ET DOSSIER DE PRESSE TÉLÉCHARGEABLES SUR WWW.MARSFILMS.COM

SYNOPSIS

Plus de 65 millions de personnes ont été contraintes de quitter leur pays pour fuir la famine, les bouleversements climatiques et la guerre : il s'agit du plus important flux migratoire depuis la Seconde Guerre mondiale. Réalisé par l'artiste de renommée internationale Ai Weiwei, HUMAN FLOW aborde l'ampleur catastrophique de la crise des migrants et ses terribles répercussions humanitaires.

Tourné sur une année dans 23 pays, le documentaire s'attache à plusieurs trajectoires d'hommes et de femmes en souffrance partout dans le monde – de l'Afghanistan au Bangladesh, de la France à la Grèce, de l'Allemagne à l'Irak, d'Israël à l'Italie, du Kenya au Mexique et à la Turquie. HUMAN FLOW recueille les témoignages des migrants qui racontent leur quête désespérée de justice et de sécurité. Ils nous parlent des camps de réfugiés surpeuplés, de leurs périple en mer à très haut risque, des frontières hérissées de barbelés, de leur sentiment de détresse et de désenchantement, mais aussi de leur courage, de leur résilience et de leur volonté d'intégration. Ils évoquent la vie qu'ils ont dû abandonner et l'incertitude absolue d'un avenir meilleur.

HUMAN FLOW nous interroge sur l'une des questions essentielles à notre époque : la société mondialisée parviendra-t-elle à s'extraire de la peur, de l'isolement et du repli sur soi ? Saura-t-elle se tourner vers l'ouverture aux autres, la liberté et le respect des droits de l'homme ?

NOTES DE PRODUCTION

« Je veux avoir le droit de vivre, de voir le léopard au printemps et la graine qui s'épanouit.

Je veux que le premier homme qui arrive sur cette Terre ait le droit de vivre. »

Nazim Hikmet, poète turc (1902-1963)

Cette crise est notre crise

Essayez de vous représenter la situation. Le danger guette : vous et vos proches devez tout abandonner sur le champ, laissant derrière vous une maison éventrée et une répression qui s'organise. Vous confiez vos précieuses économies à un passeur qui, au bout de quelques semaines ou mois, vous aidera à franchir des montagnes et des déserts et à embarquer dans un canot de sauvetage : vous voilà prêt à affronter les dangers de la mer en quête d'un avenir incertain. Ou alors, vous êtes bloqué à la frontière, soudain fermée, votre périple est interrompu et vous échouez dans un camp de fortune, en luttant pour que les fils barbelés ne réduisent pas vos espoirs à néant. Vous échappez peut-être à la catastrophe, pour vous retrouver dans une ville que vous n'imaginiez même pas en rêve, dans des rues dominées par une peur et une folie absurdes. Et pourtant, vous êtes animé d'un optimisme foncièrement humain – vous souhaitez vivre, quoi qu'il vous en coûte.

Ce ne sont pas là des situations imaginaires. Ce sont les facettes profondément humaines et réelles d'une planète en mouvement, d'une planète en proie à une situation d'urgence humanitaire. Les politiques et autres commentateurs ont fait, depuis quelques années, de fréquentes déclarations sur les millions de réfugiés qui fuient la guerre, la faim et les persécutions. Néanmoins, tandis que les débats font rage sur l'identité et le nombre de ces migrants, sur la priorité à donner à la sécurité ou à la responsabilité – à la nécessité d'ériger des murs ou de bâtir des ponts –, on perd de vue la réalité de ces êtres de chair et de sang, qui nourrissent de vrais

rêves et ont de vrais besoins, et qui errent dans un dédale d'incertitudes. Le mot même de « réfugié » peut nous mettre à distance de leur réalité et nous pousser à oublier que dans ce phénomène actuel majeur, il ne s'agit pas de statistiques ou de masses abstraites, mais d'êtres humains et de trajectoires individuelles ponctuées d'obstacles, de grandes joies comme de grands chagrins, au fond pas si éloignés des nôtres.

C'est pourquoi dans HUMAN FLOW, Ai Weiwei a décidé de mettre en exergue l'humanité des réfugiés – et leur aspiration légitime à vivre en sécurité et en paix, à avoir un logement et à pouvoir assumer leur identité. À la fois admiré, persécuté et rendu célèbre pour son esprit frondeur, Ai s'emploie, depuis ses débuts, à combattre les frontières en tout genre et à faire le lien entre art et militantisme. Avec HUMAN FLOW, il englobe, dans sa conception de l'art, la tentative de changer la société à laquelle s'adresse son œuvre.

Ai a déclaré que la crise à laquelle nous faisons face n'est pas seulement liée au nombre vertigineux de réfugiés qui n'ont nulle part où aller, mais à la tentation de s'en détourner à une époque où chacun devrait faire un geste. Il s'est donc lancé dans un périple, simple et mouvementé, destiné à nous sensibiliser au quotidien de ces gens qui fuient le chaos aux quatre coins du monde.

Ai précise : *« En tant qu'artiste, j'ai toujours foi en l'humanité et je considère que cette crise est aussi ma crise. Je considère ces êtres humains embarquant dans des bateaux comme ma famille. Ils pourraient être mes enfants, mes parents, mes frères. Je ne*

me vois pas du tout différent d'eux. Nous avons beau ne pas parler la même langue et avoir des codes culturels différents – je les comprends. Tout comme moi, ils ont peur du froid et n'aiment pas se retrouver sous la pluie ou souffrir de la faim. Tout comme moi, ils ont besoin de se sentir en sécurité.»

Il poursuit : « En tant qu'être humain, j'estime que lorsqu'un être humain traverse une crise ou une épreuve, c'est comme si c'était moi qui les traversais. Si nous ne sommes pas animés par ce sentiment de solidarité les uns envers les autres, nous allons au-devant d'énormes problèmes. Nous aurons alors droit à des murs et à des divisions, et nous serons manipulés par des dirigeants politiques qui nous prépareront un avenir bien sombre.»

Ai a déjà créé de nombreuses installations artistiques de grande ampleur. Il a également réalisé plusieurs documentaires en Chine. Mais ce projet, pour la première fois, fait le lien entre l'envergure planétaire de ses œuvres monumentales et la précision de sa mise en scène d'une manière inédite. Il mêle également plusieurs formes et sources d'informations, utilisant le texte en contrepoint des images, les images en contrepoint des réalités factuelles, et elles-mêmes en contrepoint des sensations humaines les plus viscérales comme l'allégresse, l'angoisse et le souvenir. Un mélange qui permet de pointer la complexité qu'on ne distingue pas toujours lorsqu'on se contente de lire un article de presse ou de regarder une photo.

Le producteur exécutif Andrew Cohen remarque : « HUMAN FLOW est le prolongement de l'œuvre de Weiwei qui l'a occupé toute sa vie – sa quête de vérité et de compréhension des autres, dans tous les systèmes et dans toutes les cultures. Tout au long de son parcours, il a, dans son œuvre, jeté un éclairage sur l'absurdité, les contradictions et la beauté de l'humanité pour nous proposer un point de vue original sur nos propres vies. HUMAN FLOW peut être considéré comme audacieux en raison de son style novateur, provocateur dans sa manière d'offrir une tribune à ceux qui en sont privés et polémique dans sa volonté d'éveiller les consciences. On ne voit pas ce film – on le vit.»

Le film nous rappelle que seule la chance d'être né dans un pays en paix sépare le spectateur des réfugiés. En effet, la situation précaire des migrants ne tient pas à leurs actes, mais à des circonstances fortuites et aux infortunes de la géographie.

Le chef-monteur Niels Pagh Andersen (réputé pour son travail sur THE ACT OF KILLING – L'ACTE DE TUER et THE LOOK OF SILENCE), souligne que le film est avant tout tourné vers la vie et la famille : « On a souhaité éviter de faire des réfugiés des victimes. Avec Weiwei, on était convaincus qu'il fallait dépasser tout sentiment de pitié ou de peur et les considérer avant tout comme nos frères. Le cinéma fonctionne grâce à l'identification – quand on réussit à se glisser dans la peau d'un personnage pour comprendre son parcours et ses combats. Dans le cas de notre film, on s'engage dans une bataille pour une vie sans guerre, sans faim, sans dangers. Mais Weiwei nous redonne espoir et nous permet de replacer ce flux migratoire dans un contexte historique et planétaire plus large et, chemin faisant, nous interroge : quel monde voulons-nous construire ? C'est une démarche galvanisante.»

Pour la productrice exécutive Diane Weyermann, le film tisse des liens entre les hommes. « C'est un pur film de cinéma, et quand on le voit avec un public, on a le sentiment que notre sort est lié à ceux qui sont dans la salle et aux êtres qu'on voit sur l'écran. On a l'impression d'être celui qui marche dans la boue ou qui attend dans un camp. C'est saisissant et extrêmement poignant. Et puis, Weiwei est une extraordinaire force de la nature. Il éprouve une empathie incroyable pour les êtres qu'il a croisés dans son périple et pour leur sort, et on partage son sentiment en les voyant à l'écran.»

La productrice Chin-chin Yap conclut : « Weiwei a toujours cherché à dénoncer les infrastructures et les mécanismes de justice et d'oppression, en art, en politique ou au sein de la société. Son œuvre est souvent empreinte d'empathie, à travers une documentation minutieuse sur les plus vulnérables, depuis ses images du séisme du Sichuan à sa récente installation

«Laundromat» où les vêtements abandonnés des réfugiés étaient impeccablement repassés et retrouvaient ainsi une nouvelle dignité. Avec ce film, il montre que les camps de réfugiés et les villes sont habités d'êtres humains qui, chacun, ont des trajectoires personnelles. C'est donc l'histoire d'hommes, de femmes, d'enfants et même d'un tigre fuyant le danger.»

L'état d'urgence actuel : quelques rappels historiques

«Le terme «réfugié» s'applique à toute personne qui, craignant avec raison d'être persécutée du fait de sa race, de sa religion, de sa nationalité, de son appartenance à un certain groupe social ou de ses opinions politiques, se trouve hors du pays dont elle a la nationalité et qui ne peut ou, du fait de cette crainte, ne veut se réclamer de la protection de ce pays.»
1951, Convention relative au statut des réfugiés

L'être humain a toujours été une espèce migratoire, parcourant chaque kilomètre carré du globe, s'établissant partout où il pouvait vivre dans des conditions décentes, développant des traditions d'hospitalité pour accueillir les nouveaux venus qui ne manqueraient pas d'arriver. Mais ces derniers temps, l'histoire de l'humanité est dominée par un nouveau genre de migration – par des hommes, des femmes et des enfants qui n'ont d'autre choix que de partir, parfois même de fuir, victimes de bombardements, de manque de nourriture ou de régimes répressifs menaçant leur mode de vie.

C'est aujourd'hui l'une des plus grandes occasions de mettre à l'épreuve nos valeurs morales. Dans le monde actuel, près de 66 millions de personnes, de toutes conditions, sont déplacées de force en raison de conflits, de persécutions, des conséquences du changement climatique et d'une pauvreté endémique. En 2016, au moment où HUMAN FLOW a été tourné, on comptait 22 millions de réfugiés, dont la moitié étaient des enfants : nombreux sont ceux qui traversent les frontières en prenant des risques insensés, sans savoir s'ils pourront un jour revenir dans

leur pays d'origine. Ils voyagent par voie terrestre ou maritime, menacés par la maladie, la faim, les réseaux esclavagistes, la violence, le viol, un nombre croissant de frontières fermées et militarisées et une intolérance de plus en plus palpable. En 2015 et 2016, 300 000 réfugiés et migrants étaient des enfants voyageant seuls, sans aucun adulte pour s'occuper d'eux ou les reconforter.

Ces chiffres posent de nombreuses questions. Comment en sommes-nous arrivés à une situation où tant d'hommes, de femmes et d'enfants sont livrés à eux-mêmes ? Comment

le monde doit-il réagir ? Qui doit venir en aide aux apatrides ? Combien coûte la décision de leur venir en aide ? Et de ne pas leur venir en aide ? Quelles politiques innovantes peuvent-elles dissuader tant d'êtres humains à quitter leur pays ?

Les migrations forcées ne sont pas nouvelles. Migrer était emblématique du XX^{ème} siècle, caractérisé par la guerre, les troubles sociaux et les redécoupages géographiques. Les deux guerres mondiales ont déplacé d'innombrables personnes à travers l'Europe et l'Union soviétique. Une situation qui a poussé la communauté internationale à mettre en place le principe selon lequel tous ceux qui fuient les persécutions et les exactions disposent d'un droit inaliénable : le droit de chercher asile. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, on compte davantage de réfugiés encore, suite à la fin de la colonisation et à la partition de l'Inde qui pousse des millions d'êtres humains à fuir leur pays et à se déverser en Asie et en Afrique. Dans les années 90, la fin de la guerre froide, le génocide au Rwanda, les conflits en Bosnie et au Kosovo et la guerre en Afghanistan provoquent une augmentation spectaculaire du nombre de migrants.

Pourtant, en 2005, les réfugiés dans le monde étaient au nombre de 8,4 millions, soit le niveau le plus bas depuis 26 ans. On pensait alors que les flux migratoires étaient en train de diminuer et que les États étaient sans doute à même d'intégrer les réfugiés de manière plus apaisée. Le répit a été de courte durée. Dès la décennie suivante, marquée par l'instabilité, des conflits meurtriers déciment des communautés entières au Moyen-Orient et en Afrique. Des violences accrues en Amérique centrale et au Myanmar provoquent des exodes massifs pour échapper à la mort. Face au nombre terrifiant de victimes civiles de la guerre en Syrie (où 6 personnes sur 10 sont aujourd'hui déplacées), des millions de familles ont dû fuir. Les chiffres ont augmenté, puis augmenté encore, provoquant non seulement une série d'affrontements inattendus aux frontières, mais aussi une atmosphère explosive et délétère.

En 2015, plus d'un million de réfugiés traversent la mer Égée, en Grèce, espérant retrouver la sécurité et la paix en Europe (363 348 migrants supplémentaires sont arrivés par voie maritime en 2016). Après avoir défié les éléments, ils ont dû surmonter un nouvel obstacle : le dédale administratif de la demande d'asile au moment où les lois étaient en mutation et les frontières fermaient. Alors que le nombre de réfugiés continuait d'augmenter, des politiques controversées étaient adoptées qui stigmatisaient ceux dont le seul tort avait été de fuir leur pays pour se mettre à l'abri. Plusieurs ONG, et certains pays, ont aussitôt réagi en accordant des moyens supplémentaires au profit des migrants. Néanmoins, d'autres ont accentué leurs politiques répressives en matière d'immigration et de demande d'asile, refusant de faire prévaloir l'esprit de la Convention de l'ONU de 1951 sur les réfugiés. Dans certaines régions, les crispations religieuses, raciales et nationalistes se sont intensifiées. Résultat : les hommes et les femmes, qui avaient déjà fui la guerre et la tragédie, vivaient davantage encore dans la peur et la détresse.

Au moment de la chute du mur de Berlin en 1989, 11 pays dans le monde étaient isolés par des frontières fermées et des murs. En

2016, 70 pays avaient construit des murs et des clôtures. Ces barrières – qui empêchent les hommes et les femmes de fuir – ont accru les dangers encourus par les migrants. En 2017, en effet, davantage de réfugiés sont morts au cours de leur périple. (En 2016, 7495 réfugiés et migrants ont perdu la vie pendant leur fuite).

Récemment, la cartographie des routes a changé, mais les flux migratoires n'ont pas ralenti. En 2016, suite à un accord conclu avec Ankara, prévoyant un renvoi en Turquie des réfugiés débarquant en Europe par la mer, le nombre de canots de sauvetage accostant en Grèce a diminué. Mais les nouvelles voies d'accès, cette fois par voie terrestre, occasionnent de nouvelles victimes et nourrissent des polémiques inédites. Au même moment, outre des conflits armés qui semblent insolubles, plusieurs problèmes majeurs – la montée du niveau des mers liée au changement climatique, la raréfaction des denrées alimentaires, des États dépassés et incapables de fournir des prestations fondamentales – font craindre une flambée du nombre de réfugiés dans les prochaines décennies.

HUMAN FLOW n'offre pas de solutions. Il ne s'agit pas d'un film politique. Au contraire, l'objectif est de déclencher une étincelle qui, conjuguée à d'autres, allumera peut-être la flamme, permettant de repenser nos priorités et de nous interroger sur notre capacité d'empathie et notre volonté de trouver des solutions.

S'il existe une myriade de difficultés diverses et spécifiques à chaque pays en matière de crise des migrants, il demeure une question majeure posée par HUMAN FLOW : alors qu'on doit faire face à des conflits armés, des dérèglements climatiques et une raréfaction des ressources, va-t-on devenir moins solidaires, moins sensés, moins généreux... ou notre humanité commune prendra-t-elle le dessus ?

L'ambition de HUMAN FLOW consiste à aller au-delà des données statistiques pour prendre en compte les vies humaines. Les chiffres ne sont pas à la hauteur des êtres

humains concernés, et de leurs trajectoires personnelles, et ils ne font pas bouger les lignes.

Ai Weiwei : L'art triomphe toujours

« Il n'existe point en ce monde, ni dans le ciel, ni en plein océan, ni dans les ravins des montagnes, d'endroit où l'on puisse se débarrasser des torts qu'on a commis. »

Le Dhammapada, textes sacrés bouddhistes, III^{ème} siècle avant Jésus-Christ

Comme toute son œuvre, la réponse d'Ai Weiwei à la crise des réfugiés se manifeste à travers différents modes d'expression enchâssés de manière novatrice, sincère et personnelle : son approche soulève des questions politiques et n'a pas peur de provoquer le débat. Même lorsqu'il est directement menacé, Ai privilégie toujours l'art. *« L'art triomphe toujours, affirme-t-il. Il peut m'arriver n'importe quoi, mais les œuvres sont là. »*

HUMAN FLOW convoque d'autres formes d'expression sur la crise des réfugiés dans l'œuvre d'Ai, à l'instar de son installation « La loi du voyage », canot pneumatique de 70 mètres de long avec à son bord 258 figures de réfugiés ; de son « habillage » de la salle de concert berlinoise Konzerthaus de 3000 gilets de sauvetages échoués à Lesbos ou de ses propres sculptures de couvertures de survie ; la reproduction de la photo d'Aylan Kurdi, petit Syrien retrouvé mort noyé sur une plage turque, pour laquelle il a lui-même posé ; l'installation « Laundromat » pour laquelle il a envahi une galerie d'art new-yorkaise de vêtements et d'effets personnels de migrants, récoltés dans l'ancien camp d'Idomeni, en Grèce ; la marche de la compassion, longue d'une dizaine de kilomètres à travers Londres, parcourue aux côtés d'Anish Kapoor ; et la future installation monumentale « Good Fences Make Good Neighbors » [« les bonnes barrières font les bons voisins », NdT] où Ai installera des dizaines de barrière dans tout New York.

Pour l'artiste, il ne saurait y avoir de frontière entre l'art et les combats dont nous sommes témoins tout autour de nous dans notre monde profondément connecté. *« Le plus souvent, l'art ne s'intéresse pas directement aux grandes questions sociales ou à la situation politique actuelle, dit-il. Mais je suis sans doute un artiste d'un autre genre. »*

« Je me sens très concerné par la situation actuelle et j'ai le sentiment que la condition humaine fait partie intégrante d'un jugement esthétique. L'art doit se mêler des débats éthiques, philosophiques et intellectuels. Quand on se dit soi-même artiste, c'est une responsabilité qui nous incombe, poursuit-il. En tant qu'artiste, on a le devoir de s'exprimer, si bien qu'il est tout aussi important d'exprimer son inquiétude pour l'humanité et nos valeurs. Si je devais définir l'art, je dirais qu'il n'a ni forme, ni aucune restriction. L'art est un moyen de se battre pour la liberté personnelle. Mais c'est aussi la lutte en elle-même. L'art n'est pas seulement ce qu'on accroche au mur ou ce qui sert à décorer sa maison – l'art nous permet de mieux savoir qui nous sommes, dans quel genre de monde nous vivons et quel type de rêve nous faisons. »

Si Ai Weiwei est sans doute l'artiste chinois en activité le plus célèbre à l'heure actuelle, il a d'abord été lui-même un réfugié : ce statut a marqué sa vision d'un monde exigeant qu'on mobilise avec notre imaginaire. Fils de deux écrivains, il est né en Chine à une époque d'agitation et de persécutions liées à la Révolution culturelle. Son père était un poète admiré, mais aussi un prisonnier politique et, même après sa libération, la famille a été exilée dans un village reculé du Xinjiang, dans le désert de Gobi, où elle a vécu dans des conditions très austères. Sans pouvoir aller à l'école, Ai s'est surtout cultivé en lisant des encyclopédies.

Cohen note : *« Weiwei sait ce que c'est d'être une personne déplacée dans son propre pays. Il connaît les difficultés liées à l'absence de foyer et de la vie dans le désert. Son approche compassionnelle s'appuie sur son parcours, son esprit curieux et sa puissance créatrice. »*

En 1976, alors que Wei a 19 ans, sa famille est enfin autorisée à rentrer d'exil. Peu de temps après, Ai intègre l'Université de cinéma de Pékin. Débordant d'idées, il devient membre fondateur du Stars Group, collectif avant-gardiste destiné à transformer le paysage artistique chinois, en le faisant évoluer d'une série de commandes d'État médiocres à des œuvres libres et personnelles, beaucoup plus sincères et audacieuses. Sur une scène artistique en rapide mutation, Ai est salué comme l'un de ses membres les plus provocateurs, n'hésitant pas à défier le gouvernement de plusieurs manières.

Au début des années 80, il s'installe à New York pour étudier à la Parsons School of Design qu'il abandonne pour tenter de gagner sa vie d'une manière très new-yorkaise, en prise avec la réalité : il devient artiste de rue, photographe et joueur de blackjack. Lorsque son père tombe malade, il rentre en Chine où il s'impose de nouveau dans le milieu artistique de Pékin. Il explore tous les moyens d'expression – meubles, architecture, cinéma, photographie, peinture, écriture, performance et installation – et devient l'un des pionniers de l'Internet et des réseaux sociaux encore balbutiants. Mais quelle que soit la matière qu'il travaille, il en repousse systématiquement les limites, interrogeant un monde post-post-moderne où dominent l'image, la notoriété, la censure, la surveillance, l'oppression, la rébellion, le combat pour la liberté et l'aspiration à celle-ci.

Alors même qu'il consolide sa réputation dans le monde, Ai est de plus en plus surveillé et persécuté par les autorités chinoises qui le considèrent comme un agitateur. Il est brutalisé par la police, assigné à résidence, traqué sans relâche et, en 2011, il est envoyé en prison sans chefs d'accusation réels pendant 81 jours et condamné à payer une amende d'1,85 million de dollars. Pendant

toute cette période, ses actes de dissidence et les images des traitements qu'il a subis sont devenus une performance artistique en elle-même.

Depuis, Ai s'est installé à Berlin, dans le pays qui, en 2015, a été l'épicentre de la crise des migrants en leur ouvrant ses portes sans regret.

Ai n'en est pas à son premier film. En Chine, il a réalisé *DISTURBING THE PEACE* et *ONE RECLUSE*, qui sondaient le système judiciaire en portant un regard critique sur la société. Dans *SO SORRY*, il évoque ses enquêtes sur la mort des étudiants, dans le séisme du Sichuan, provoquée par la corruption et des constructions de mauvaise qualité, ainsi que la surveillance extrême de ses activités par le gouvernement, provoquée par ses investigations. Dans *ORDOS 100*, il raconte que le cabinet d'architecte suisse Herzog & de Meuron et lui ont invité 100 architectes, de 27 pays différents, pour concevoir et construire des maisons en Mongolie Intérieure. Tout récemment, dans *Ai Weiwei's Appeal* ¥15,220.910.50, Ai retrace son propre calvaire à travers le système judiciaire chinois après avoir été poursuivi indûment pour évasion fiscale. Ai s'est sans doute davantage fait connaître aux États-Unis pour le documentaire sur l'art et le militantisme, *AI WEIWEI: NEVER SORRY* d'Alison Klayman, prix spécial du jury au festival de Sundance.

Si *HUMAN FLOW* est à ce jour le tournage le plus important d'Ai, il utilise comme dans tous ses films un style documentaire sans concession, adopte un regard simple sur la justice au quotidien et apparaît à l'image. Grâce à sa présence, le spectateur pénètre plus facilement des univers qui peuvent sembler déconcertants, âpres et bouleversants. *« Le cinéma est l'une des formes d'expression qui permet le mieux de transmettre des émotions et de toucher un large public, explique le réalisateur. J'ai vraiment l'espoir qu'en tant qu'êtres humains, nous sommes capables de nous convaincre les uns les autres de prendre les bonnes décisions. »*

AI WEIWEI S'EXPRIME SUR...

Les raisons pour lesquelles il a réalisé HUMAN FLOW

Je peux parler de HUMAN FLOW sous différents angles. Tout d'abord, je peux évoquer mon parcours personnel. Peu de temps après ma naissance, mon père a été condamné à l'exil pour anticommunisme. Du coup, ma famille a été envoyée dans une région très reculée. On a dû tout abandonner et, bien entendu, mon père a été violenté parce qu'il était considéré comme ennemi de l'État. Pendant toute ma jeunesse, j'ai été témoin des pires traitements, des pires discriminations et des pires exactions infligées à un être humain.

Ensuite, quand je suis venu vivre en Europe, j'ai eu envie de connaître la situation des réfugiés dans toute sa réalité. Par conséquent, je me suis rendu à Lesbos pour découvrir l'île où les migrants arrivent. C'était une expérience très intime que de voir débarquer des bateaux enfants, femmes et personnes âgées. Je voyais dans leur regard un vrai désarroi. Ils étaient terrorisés et ne savaient pas du tout à quoi s'attendre dans ce pays. C'est ce qui, plus encore, m'a poussé à en savoir davantage sur qui sont ces gens et pourquoi ils risquent leur vie en venant dans un pays dont ils ne connaissent pas les codes et où personne ne les comprend. J'avais énormément d'interrogations.

C'est cette curiosité qui m'a incité à mettre en place une importante équipe de chercheurs pour étudier l'histoire des réfugiés et leur situation actuelle. En dehors de la guerre en Syrie, l'existence des migrants est née des guerres en Irak et en Afghanistan, du conflit israélo-palestinien, des différents conflits africains, de la persécution des groupes minoritaires au Myanmar et de la violence en Amérique centrale. Je voulais me rendre sur tous les lieux dans le monde où arrivent des réfugiés, d'abord pour ma propre compréhension du phénomène, mais aussi pour enregistrer nos découvertes dans le film. J'ai vécu ce tournage comme un véritable

apprentissage, sur l'histoire de l'être humain, la géopolitique et le changement social et environnemental.

Le tournage

Au départ, je n'arrivais pas à imaginer que nous aurions plus de 200 techniciens postés dans tant d'endroits différents. La plupart du temps, j'étais à leurs côtés. Quelquefois, on m'a interdit de me rendre sur place. Les conditions de tournage étaient parfois très rudes et dangereuses mais c'était surtout sur un plan émotionnel que c'était très difficile à accepter.

Chaque jour, on entendait toujours plus d'histoires. Mais ce qui m'a le plus impressionné, c'était la détermination des réfugiés. Ils ne se plaignent presque jamais, alors que personne ne se soucie de leur sort, que leur avenir est incertain, qu'ils n'ont aucune idée de ce qui les attend. À mes yeux, le traitement qu'on leur réserve est parfaitement inhumain. Dans les camps, il est possible d'avoir un sandwich mais pour cela il faut faire la queue pendant deux heures. La plupart du temps, il n'y a pas d'électricité si bien qu'on se retrouve très tôt dans l'obscurité la plus complète et le froid ; ou encore, sous la pluie, dans la boue, et sans égouts. La vie est très difficile mais les gens sont résolus à s'enfuir et ils gardent la conviction profonde que l'Occident peut leur apporter un moment de répit, ainsi qu'une éducation et un avenir meilleur pour leurs enfants.

Le genre documentaire

On dit souvent que les documentaires parlent du réel. Le documentaire est en lien avec ce que l'on voit et ce dont on fait l'expérience dans la vie, mais il n'est pas exactement le réel, parce qu'il condense le temps. Si bien que quand on regarde HUMAN FLOW, on n'y consacre qu'un peu plus de deux heures, et

on ne prend donc pas la mesure de la réalité de la condition des réfugiés, d'autant plus insupportable qu'elle est sans fin. Un film ne peut donc jamais vraiment refléter cette insoutenable réalité.

L'évolution de l'art

La conception de l'art a profondément changé au cours des cent dernières années. On a sans cesse évolué et cherché de nouvelles possibilités, en particulier aujourd'hui car nous vivons dans un monde globalisé où l'on remplace les structures traditionnelles et où internet et les réseaux sociaux libèrent l'art de ses carcans anciens. Nous avons beaucoup de chance d'avoir toutes ces possibilités. Mais les artistes ont aussi la responsabilité de continuer à se renouveler parce que la société évolue à une vitesse tellement folle que les formes anciennes ne suivent plus : les artistes doivent donc faire preuve d'une plus grande sensibilité pour ce qui se passe dans le monde et pour la souffrance humaine.

Le tournage de HUMAN FLOW

*« Les saisons ne sont pas au nombre de quatre
La semaine ne compte pas sept jours
L'année est plus qu'une année
Et moins qu'une année »
Adonis (poète syrien, né en 1930)*

La trajectoire tentaculaire empruntée par HUMAN FLOW a pris forme de manière spontanée, sans aucune feuille de route. En 2015, la ville de Lesbos en Grèce devient le principal point d'entrée des réfugiés en route vers l'Europe. Ai Weiwei s'y rend alors surtout pour découvrir par lui-même ce qui s'y passe, pour s'imprégner de l'atmosphère et pour aider ses frères. Sa première réaction est artistique : il monte un petit atelier d'artiste sur l'île, et entre autres projets, il commence à filmer avec une équipe modeste. Un film commence à voir le jour, une réaction sur le vif à ce qui se passe autour de lui.

C'est le studio berlinois qui a pris en main le projet au départ, et a servi de QG pour centraliser le travail des différents départements. Diane Weyermann a eu un aperçu du dispositif en visitant le studio de près de 3000 m² aux allures de caverne situé dans une ancienne brasserie de Berlin Est. « Ai Weiwei dispose d'une équipe de chercheurs dévoués, solides et intelligents qui a bien préparé le terrain à Berlin au sein de cet espace extraordinaire aux allures de monastère qu'il y a créé, confie-t-elle. Je me souviens de mon arrivée à Berlin peu de temps après le début de la phase de production : le studio était équipé de toute une salle de commandes dont les murs étaient entièrement tapissés de photos, de cartes, de graphiques résumant à la fois l'histoire et la situation sur place dans chaque pays. Si l'envergure du film avait quelque chose d'intimidant, Ai Weiwei nous guidait très simplement grâce à sa passion. C'est un visionnaire autour de qui les gens aiment graviter ; tout le monde veut participer à ses projets. »

Le choix d'Ai Weiwei de se rendre dans un très grand nombre de pays en crise a aussi

été joué sur la construction du film. Andrew Cohen explique : « La structure narrative est tout à fait singulière. À certains moments du film, le spectateur peut se sentir désorienté, se demander dans quel pays ou dans quel camp on se trouve. Cette impression fait pourtant partie intégrante du film : si les couleurs, le climat ou la nourriture peuvent varier en fonction de la communauté dans laquelle on se trouve, le film insiste sur les points communs entre ces parcours individuels. Au final, on a le sentiment que cette marée humaine est composée d'un seul groupe homogène de réfugiés. »

Comme à son habitude, Ai Weiwei ne s'est jamais inquiété de l'ampleur colossale du projet qu'il considérait comme nécessaire. C'est ce qui a rassuré le producteur Andrew Cohen, qui déclare : *« Ai Weiwei est un réalisateur-né au sens large du terme. Au quotidien, c'est lui qui dirige la création de ses œuvres d'art, leur installation et leur exposition, partout à travers le monde. Ce n'est pas très différent du travail d'un réalisateur de cinéma, sauf qu'Ai Weiwei a l'habitude de voir les choses en très grand. »* Chose étonnante d'ailleurs, alors qu'il supervisait le tournage dans 23 pays à la fois, il s'occupait aussi d'autres projets artistiques à travers le monde. *« S'il est aussi productif, c'est en partie parce qu'il dort très peu et qu'il a peu de vie sociale. »*

Afin d'assurer une supervision plus générale de ce projet complexe, Participant a suggéré un rendez-vous entre Ai Weiwei et Heino Deckert, documentariste chevronné, qui a réalisé plus de 70 films souvent récompensés, tels que MY JOY et VIVAN LAS ANTIPODAS ! Heino Deckert remarque que dès le début, le projet était inédit.

« On travaille à partir de la vision globale d'un artiste, note-t-il. Du coup, quand j'ai demandé à voir le script et à avoir une idée du budget, on m'a répondu qu'il n'y en avait pas alors que le tournage avait déjà commencé. Je n'avais jamais été confronté à ce cas de figure. Mais Ai Weiwei savait précisément ce qu'il voulait faire et je me suis dit que mon travail consistait à structurer un peu son entreprise. On a commencé à mettre sur pied une équipe à Berlin en charge de la logistique de l'obtention des visas et des autorisations et de la coordination des tournages. C'était un processus tout à fait différent de ce qui se fait habituellement, si bien qu'il nous fallait des gens particulièrement motivés. Mais pour nous, ici en Europe, c'était extraordinaire et très enthousiasmant qu'il veuille faire ce film et nous étions donc extrêmement investis. »

Il fallait aussi à tout prix avancer très vite. *« Le temps a toujours été un gros problème pour ce film, parce que l'on parle d'un phénomène qui se produit à l'heure actuelle, et Ai Weiwei a toujours dit très clairement qu'il voulait*

que le film sorte aussi vite que possible pour que l'impact soit immédiat », explique Heino Deckert.

Malgré toute cette pression et les difficultés majeures, Heino Deckert a trouvé Ai Weiwei particulièrement posé. *« Ai Weiwei est un artiste véritablement humaniste, mais c'est aussi une personne d'une extrême bienveillance quand on apprend à le connaître. Dans un monde aussi cynique que le nôtre, son art est souvent mal compris. Il me disait ce qu'il voulait, je lui expliquais ce qu'il était possible de faire, et ça lui allait. »*

« Bien sûr, certains endroits étaient dangereux, mais là où d'autres ne verraient que le danger, lui y voit une opportunité, estime Andrew Cohen. Il dégage une chaleur, une aura d'empathie et de douceur qui pousse les gens à venir lui parler, lui montrer dans quelle situation ils se trouvent. On était aussi entourés de caméramans et de preneurs de son très courageux ainsi que de fixeurs qui faisaient d'excellents guides. »

Le plus grand soin a été accordé à chaque instant à rendre hommage aux réfugiés, à laisser leurs points de vue prendre le dessus, même dans le plus grand silence. Chinchin Yap raconte : *« Beaucoup d'entre eux étaient contents qu'on leur prête attention, mais certains étaient plus indifférents, bien conscients que l'attention des médias n'avait pas jusqu'ici contribué à améliorer leur situation. Il a été difficile d'aller dans certains camps que les autorités locales estimaient dangereux, mais on a fini par réussir à s'y rendre. Il fallait montrer aux gens les véritables conditions d'insécurité dans lesquelles vivent un grand nombre de réfugiés. »*

Alors que le tournage battait son plein, la quantité astronomique d'images est devenue un problème de taille. Diane Weyermann et Heino Deckert ont alors suggéré à Ai Weiwei de s'entourer du monteur scandinave renommé Niels Pagh Andersen : *« Il a beaucoup d'expérience mais sait aussi trouver un fil conducteur émotionnel à des histoires très complexes, explique Heino Deckert. Niels était prêt à tester beaucoup de choses*

afin de trouver le bon équilibre entre les différents éléments du film : les images documentaires, les interviews et le texte. Il a travaillé à la manière d'un sculpteur, qui taille progressivement dans la matière première jusqu'à aboutir à son essence.» Il s'agira en effet au total de déruher plus de mille heures d'images.

Niels Andersen a dû prendre une décision drastique sur la façon de procéder. Ai Weiwei lui a dit : « Je suis quelqu'un qui me décide vite : tu as 48 heures pour faire un choix. » Niels Andersen a donc pris une direction pour ne jamais plus revenir en arrière. « Je me suis lancé dans le projet sans avoir vu une seule image, mais je savais que nous partagions une approche humaniste et éthique. Nous étions d'accord pour que le film ne soit pas consacré à la tragédie des réfugiés, mais plutôt à leur quête de changement de vie. »

Anderson s'est donc installé à Berlin dans le studio d'Ai Weiwei et s'est mis à travailler avec une équipe composée de deux monteurs aguerris et de quatre monteurs débutants : ensemble, ils se sont mis à parcourir les innombrables images qui leur parvenaient – des tâches quotidiennes dans un camp de réfugiés aux décombres irréels de Mossoul.

« On travaillait avec différents types de contenus, explique Andersen. Il y a les images des camps et les interviews, et on se posait aussi la question de savoir si l'on devait voir Ai Weiwei à l'image, et à quel moment. C'est une histoire qu'on pourrait raconter en dix minutes, mais dans la vie des réfugiés, c'est une situation qui s'étend sur des mois et des années, si bien qu'on se demandait toujours comment faire en sorte que ce ne soit jamais répétitif. »

Il ne s'agissait pas seulement d'agencer les différents éléments du film, mais aussi de rythmer moments drôles et sombres dans le récit. « On est partis de l'idée que quand les réfugiés arrivent à Lesbos, ça n'est pas une victoire, juste un commencement. C'est un moment de réjouissance, mais lorsqu'on arrive ensuite devant la frontière fermée, et que viennent la pluie et l'adversité, on est confrontés à leur détresse. On a bien veillé à

ne pas aller trop loin dans la représentation de leur misère quotidienne afin de ne pas épuiser cette dynamique. On voulait au contraire que les spectateurs abordent ces situations avec curiosité et empathie plutôt qu'avec une certaine impartialité. Ai Weiwei nous permet de nous mettre à la place de ces migrants et de nous interroger sur le sentiment d'enfermement et d'exclusion qui se décline sous plusieurs registres. »

Une grande partie du montage a consisté à mêler le parcours des réfugiés avec d'autres fils narratifs, dont des entretiens avec des spécialistes, des images d'actualité, et d'anciens poèmes. « C'était très important pour Weiwei de présenter plusieurs points de vue, si bien que nous avons constamment dû effectuer des superpositions, pas seulement avec les interviews, mais aussi en termes scénaristiques. C'était une quête incessante pour trouver l'équilibre parfait. Au début, il y avait trop de séquences de marche, et ensuite, il y avait trop d'interviews de spécialistes, et c'est en élaguant des passages progressivement qu'on a bâti le film. HUMAN FLOW est né d'un long processus, mais Weiwei réfléchit en termes de processus, remarque Andersen. Il a une intuition et une créativité fantastiques, mais il suit aussi une méthode bien précise. »

Pour Deckert, la mosaïque de textes, de visages, d'idées, de réalités factuelles, d'émotions, de paysages et de relations humaines reflète l'ampleur du point de vue bien particulier qu'adopte Ai sur le monde. « Les méthodes d'Ai se rapprochent davantage du travail d'un plasticien que d'un réalisateur classique. Il a une approche vraiment encyclopédique : il mène des recherches sur l'histoire, les faits d'actualité, les anecdotes, la poésie... Il rassemble autant d'éléments que possible, et ensuite, il esquisse la structure du film à partir de ces éléments. »

Cohen intervient : « Weiwei ne se contente pas d'avoir recours à du texte – il réunit deux catégories d'écrits qui, en apparence, n'ont aucun point commun : des articles de presse et des poèmes. Le monde métaphysique peut sans doute permettre à notre esprit et à notre

cœur d'appréhender ces événements au-delà des faits bruts. Il offre une alternative au conditionnement intellectuel et au formatage des grands médias qui sert à désensibiliser les spectateurs. Comme il n'y a pas de narration dans le film, le texte est une sorte de fil conducteur tout à fait singulier.»

Cohen remarque également que le film s'intègre parfaitement dans l'œuvre de Ai. Marcel Duchamp, artiste conceptuel pionnier du XX^{ème} siècle qui estimait que l'art ne doit pas simplement être un plaisir des yeux mais doit également provoquer l'étonnement et la réflexion, est l'un des artistes favoris de Ai, et son influence affleure tout au long du film.

«Je pense que l'on peut repérer l'influence de Duchamp dans la présence de tous ces objets et bibelots sur lesquels la caméra s'attarde longuement tout au long du film : les batteries de fortune utilisées pour recharger un monceau de téléphones, ou bien un cimetière de gilets de sauvetage, de canots vides et de pneus... Tous ces objets sont des produits de la crise des réfugiés, note Cohen. Les animaux sont également un thème récurrent dans le travail de Weiwei, et dans le film on rencontre un chat réfugié ; on est confrontés à l'indécence de ce tigre palestinien qui, lui, voyage en première classe vers la liberté ; on voit aussi les oiseaux en cage, les vautours, et les mouettes.»

Tous s'accordent à dire que le dernier fil de HUMAN FLOW est celui du public – et de ses innombrables réactions, à la fois singulières et semblables, face à ce qu'il voit et ressent. Andersen conclut : *«C'est au spectateur de boucler le film, de le garder en lui, et de le relier à sa propre expérience. Cet aspect a toujours été primordial pour Weiwei : donner aux spectateurs l'espace nécessaire pour explorer et éprouver ce « flux humain », comme jamais il n'a pu le ressentir auparavant.»*

LISTE DES PAYS PARCOURUS DANS HUMAN FLOW

*« Nos cris sont plus forts que nos actes,
Nos épées sont plus grandes que nous,
Telle est notre tragédie. »*

Nizar Qabbani, poète syrien (1923–1988)



Afghanistan

Victimes d'un pays en proie depuis des décennies à la violence d'une guerre interminable et d'un État instable, les Afghans forment le deuxième groupe le plus important de réfugiés, après les Syriens. Cependant, en 2016, le Pakistan a forcé plusieurs centaines de milliers de migrants afghans à retourner dans leur pays d'origine, malgré l'insécurité permanente et l'absence de biens et services de première nécessité. Beaucoup d'entre eux sont désormais des déplacés internes, ou tentent de quitter à nouveau le pays.



Bangladesh

En 2016, l'État du Bangladesh, situé dans le sud de l'Asie a accueilli 232 974 réfugiés musulmans Rohingyas fuyant les persécutions et les actions militaires menés contre eux en Birmanie, pays majoritairement bouddhiste. Bien qu'il s'agisse de l'une des crises de réfugiés les moins médiatisées, un grand nombre de Rohingyas ont été dispersés dans de misérables campements bangladais, interdits de partir ou de travailler, et peinent à survivre dans des conditions particulièrement hostiles.



Allemagne

En 2015, l'Allemagne a mis en place une politique d'accueil des réfugiés plus importante que dans tous les autres pays d'Europe (48% des demandeurs d'asile sur le continent), et est devenue un symbole de la « doctrine de la porte ouverte ». Mais l'Allemagne est depuis largement revenue sur cette politique, et une recrudescence des attaques de l'extrême-droite contre les réfugiés a menacé la sécurité des migrants venus chercher l'asile dans ce pays.



États-Unis

Près de 3 millions de réfugiés ont migré vers les États-Unis depuis la signature du Refugee Act en 1980. Cependant, cette politique d'accueil s'est radicalement transformée, suite aux appels de l'administration Trump à arrêter le programme d'accueil des réfugiés, au décret présidentiel interdisant aux ressortissants de 6 pays musulmans de voyager vers les États-Unis, à la hausse des expulsions et au projet très coûteux (plusieurs milliards de dollars) de construction d'un mur le long de la frontière mexicaine. En

2014, les États-Unis ont connu leur propre crise des réfugiés lorsque des dizaines de milliers de femmes et d'enfants ont tenté d'échapper à ce qui pourrait s'apparenter à une zone de guerre située en Amérique Centrale, le « Triangle du Nord » – rassemblant le Salvador, le Guatemala et le Honduras. À cette époque, les États-Unis avaient mis en place un programme permettant aux enfants du Triangle du Nord d'effectuer une demande d'asile depuis leur pays d'origine, avant d'entreprendre un périlleux voyage vers le nord. Aujourd'hui, le dispositif a été suspendu. Le nombre important de réfugiés renvoyés ou détenus à la frontière a dissuadé plusieurs migrants de s'engager dans ce dangereux périple, mais cela a également eu d'autres conséquences. Beaucoup d'entre eux doivent désormais choisir entre un pays où leur vie est quotidiennement menacée ou un voyage, encore plus incertain, vers un autre pays – tandis que personne ne cherche à s'attaquer à la racine du problème.



France

Au plus fort du mouvement des réfugiés vers l'Europe en 2015-2016, la ville de Calais, située en bordure de Manche, a vu l'édification (en lieu et place d'une ancienne décharge) d'un campement de fortune abritant quelques 10 000 réfugiés, surnommé « La Jungle », en raison des conditions de vie dramatiques qui y règnent. Un grand nombre d'habitants du camp étaient des mineurs non accompagnés, et le camp souffrait d'un manque alarmant d'infrastructures sanitaires et de nourriture. Vers la fin 2016, le camp a été officiellement évacué et démoli : quelques réfugiés ont été envoyés dans des centres d'accueil, mais de nouveaux camps sont apparus à proximité et un grand nombre des réfugiés de Calais ont fini par débarquer dans les rues de Paris.



Gaza

La bande de Gaza abrite 1,3 millions de réfugiés palestiniens, dont 576 000 sont logés dans des camps possédant la plus forte densité de population du monde. En raison du blocus israélien sur Gaza, qui a restreint la liberté de mouvement et de commerce depuis 2007, les Gazaouis en sont prisonniers, et plus de 80% des réfugiés de ces camps dépendent de l'aide humanitaire pour survivre.



Grèce

En raison de sa situation géographique dans la mer Égée, qui marque le passage entre le Moyen-Orient et l'Europe, la Grèce, et surtout l'île légendaire de Lesbos, sont devenues un point d'entrée en Europe pour des millions de réfugiés en 2015-2016. En 2017, un rapport du Haut Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés dénombre 14 011 réfugiés stationnés en Grèce et 4 379 sur l'île de Lesbos. Il leur est impossible de rentrer chez eux, mais également d'obtenir l'asile.



Hongrie

La Hongrie a déployé des moyens féroces face à l'afflux toujours plus importants de réfugiés vers l'Europe, en leur interdisant les transports et en imposant des contrôles très importants aux frontières, deux mesures qui ont freiné l'avancée de ceux qui tentaient de trouver refuge en passant les frontières. Demeure aujourd'hui le fantôme obsédant des camps bordés de barbelés, condamnés par plusieurs associations de défense des droits de l'homme, le long des frontières hongroises - et le souvenir de ceux qui ont réussi à s'échapper vers la Hongrie et se sont faits arrêter par la police.



Irak

L'Irak génère des réfugiés autant qu'il en accueille sur son sol. Après l'invasion américaine de l'Irak en 2003, les désastreuses pertes civiles ont abouti au déplacement de plusieurs millions d'Irakiens. En 2017, on recense 257 467 réfugiés irakiens dans la région. Et malgré la persistance des conflits internes, l'Irak a accueilli 277 000 réfugiés, dont la plupart sont Syriens.



Jordanie

Suite au conflit israélo-arabe de 1948 et à la Guerre des Six Jours de 1967, la Jordanie est devenue le refuge de plus de 2 millions de Palestiniens. Les Palestiniens demeurent la population de réfugiés la plus nombreuse du monde, avec 5 millions de réfugiés éligibles à une aide de l'Office de Secours et de Travaux des Nations Unies pour les réfugiés de Palestine dans le Proche-Orient (UNWRA). Comme la Jordanie a une frontière avec la Syrie, qui a été fermée en 2016, ce petit État qui a déjà des problèmes de pénurie d'eau, abrite le plus grand campement de réfugiés syriens au monde, Zaatari, qui est désormais la quatrième plus grande ville de Jordanie.

Israël

Israël et l'Égypte ont tous deux imposé un blocus sur la bande de Gaza depuis 2007, privant plus d'un million de réfugiés de biens de première nécessité. Israël a autorisé un peu plus de 2 600 réfugiés Syriens à entrer sur le territoire pour recevoir des soins médicaux urgents, mais n'a mis en place aucun programme pour accepter les migrants adultes venant de Syrie, avec qui Israël est officiellement en guerre. L'État hébreu est l'un des pays occidentaux les moins ouverts, n'acceptant que très rarement d'offrir l'asile à des réfugiés.



Kenya

Au Kenya se trouve Dadaab, l'un des plus grands camps de réfugiés du monde, qui abrite actuellement plus de 245 000 personnes originaires de Somalie, d'Érythrée, et du Sud-Soudan, ayant fui les guerres civiles, les sécheresses et une grande détresse économique. En 2011, suivant la grande sécheresse d'Afrique de l'Est, le nombre de réfugiés vivant à Dadaab a presque atteint le demi-million.



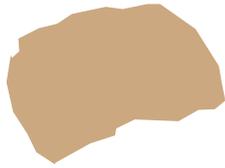
Italie

En 2015, 153 436 hommes, femmes et enfants ont traversé la mer Méditerranée depuis l'Afrique subsaharienne et la Libye et sont arrivés en Italie. En 2016, 181 436 réfugiés ont effectué cette dangereuse traversée. C'est l'une des routes de passage les plus meurtrières d'Europe, avec plus de 4 576 morts en 2016, un chiffre qui est loin de diminuer.



Liban

Les réfugiés syriens, ayant massivement franchi la frontière libanaise lorsque la guerre civile s'est déclarée, constituent désormais près d'un quart de la population du Liban. Le pays accueille des réfugiés palestiniens depuis 1948, avec près de 450 000 Palestiniens répartis dans 12 campements aux ressources et moyens très limités.



Macédoine

En raison de sa localisation en bordure de Méditerranée, la Macédoine a été un point d'arrivée pour beaucoup de réfugiés, et a ainsi connu une hausse spectaculaire du nombre de réfugiés en 2015 et en 2016. En 2016, le pays a précipitamment fermé la frontière qu'il partage avec la Grèce, verrouillant ainsi la fameuse « Route des Balkans » que beaucoup de réfugiés empruntaient pour rejoindre l'Europe occidentale. Un grand nombre d'entre eux sont désormais coincés dans des campements de fortune.



Malaisie

Un grand nombre de Rohingyas fuyant les persécutions perpétrées en Birmanie vont chercher refuge en Malaisie, qui abrite en 2017 près de 60 000 Rohingya ayant rempli une demande d'asile. Cependant, la Malaisie n'est pas signataire de la Convention des Nations Unies relative au statut des réfugiés, et n'a donc pas de loi officielle concernant la protection des migrants.



Mexique

Environ 500 000 personnes en quête de sécurité franchissent la frontière mexicaine tous les ans, avec l'objectif d'atteindre les États-Unis pour la grande majorité d'entre elles. Dans le climat actuel, envenimé par les déclarations véhémentes de l'administration Trump contre les immigrés et les réfugiés, et le projet de construire un mur le long de la frontière mexicaine, les habitants d'Amérique centrale cherchant à fuir les exactions menées par les gangs sollicitent de plus en plus l'asile au Mexique. On estime les demandes d'asile

vers le Mexique à 20 000 cette année, soit le double de 2016, qui marquait déjà une augmentation de 60% par rapport à l'année précédente. Le Mexique a accordé le statut de réfugié à un demandeur d'asile sur 3 en 2016.



Pakistan

Depuis l'invasion soviétique de l'Afghanistan en 1979, le Pakistan a abrité près de 3 millions de réfugiés afghans. Cependant, à l'été 2016, le Pakistan a annoncé qu'il organiserait le retour forcé en masse de réfugiés afghans, dont une bonne partie n'a aucun endroit où aller. Depuis cette déclaration, plus de 600 000 Afghans ont été expulsés, au cours de l'un des exodes les plus importants de l'histoire contemporaine, et certains ont été relogés dans des campements privés de ressources. Plus de 2 millions de réfugiés afghans, avec ou sans papiers, se trouvent encore au Pakistan.



Serbie

La Serbie, pays non membre de l'Union Européenne partageant une frontière avec la Hongrie, est devenue un nouveau point d'entrée en Europe pour les migrants, surtout depuis 2017. Après l'accord de l'Union Européenne avec la Turquie, qui a largement réduit le nombre de réfugiés arrivant par bateau, de plus en plus empruntent la « Route des Balkans », ce qui implique de traverser la Serbie. Au début de l'année 2017, on estimait à 150 par jour le nombre de réfugiés syriens entrant en Serbie, dont la moitié sont des mineurs non-accompagnés. La Serbie n'accorde pas l'asile et un grand nombre de réfugiés se sont retrouvés prisonniers de campements insalubres et dangereux.



Suède

La Suède est actuellement le pays développé qui accueille le plus de réfugiés par habitant. La majorité d'entre eux arrivent de Syrie, et les autres viennent d'Afrique, des Balkans, d'Afghanistan et du Pakistan. Cependant, il n'est pas évident d'obtenir l'asile en Suède. Ces deux dernières années, 191 000 personnes ont effectué une demande d'asile, mais 60 000 à 80 000 d'entre eux ne l'obtiendront pas.



Suisse

Face à la fermeture de nombreuses frontières dans les Balkans, les réfugiés africains qui tentent de se rendre en Allemagne depuis l'Italie traversent désormais souvent la Suisse, réputée très fermée. La plupart des réfugiés présents en Suisse fuient les atteintes aux droits de l'homme dans la Corne de l'Afrique. Tandis que la Suisse met en avant son système de demande d'asile juste et efficace, des rapports ont signalé que plusieurs milliers de demandeurs d'asile avaient été renvoyés en Italie, et l'intégration des migrants au sein de la société suisse demeure un sujet de polémique.



Thaïlande

Pendant plusieurs décennies, la Thaïlande a été le point de chute de réfugiés fuyant l'oppression, la violence et les conditions économiques épouvantables de la Birmanie. Les camps de réfugiés situés le long de la frontière thaïe accueillent, d'après les

Nations Unies, environ 102 251 membres de tribus, parmi lesquels 80% de Karens, une minorité ethnique persécutée. En 2015, des milliers de réfugiés Rohingyas se sont dirigés vers la Thaïlande dans l'optique de rejoindre la Malaisie. La Thaïlande n'est pas signataire de la Convention des Nations Unies relative au statut des réfugiés, et de ce fait, aucune loi n'accorde de droits, même les plus fondamentaux, à ces réfugiés. Le trafic humain est une menace qui pèse sur les réfugiés Rohingyas de Thaïlande.



Turquie

30 millions de Kurdes vivent dans le Kurdistan, une région qui chevauche l'Iran, l'Irak, la Syrie, et la Turquie. En 2015, une répression menée par l'armée turque et de violents combats au sud-ouest de la Turquie ont poussé 500 000 Kurdes à s'exiler, en grande partie vers la Grèce. La Turquie accueille plus de 2,5 millions de réfugiés syriens. En mars 2016, la Turquie et l'Union Européenne ont conclu un accord afin d'enrayer l'afflux de réfugiés en Europe. L'Union Européenne peut désormais renvoyer des migrants en Turquie, en échange de 6 millions d'euros d'aide et d'une possibilité de voyager sans visa vers l'Europe pour les ressortissants turcs.

LISTE DES PERSONNES INTERVIEWÉES

Muhammed Hassan	Ron Ott	Dr. Amir Khalil
Israa Abboud	Femme anonyme	Wella Kouyou
Mère d'Israa Abboud	Dr. Cem Terzi	Marin Din Kajdomcaj
Salam Kamal Aldeen	Muhammad Ibrahim et sa famille	Maya Ameratunga
Hamza Khawalda et sa famille	Ismatollah Sediqi	Ahmad Shuja
Boris Cheshirkov	Tanya Chapuisat	Pascal C. Thirion
Rafik Ismail	Maha Yahya	Maria Kipp
Peter Bouckaert	Walid Joumblatt	Yamama al-Awaad
Filippo Grandi	Fadi Abou Akleh	Amir from Sudan
Rami Abu Sondos	Hagai El-Ad	Ioannis Mouzalas
La princesse Dana Firas de Jordanie	Asmaa al-Bahiyya	Abbas Ali Sabhan
Dr. Hanan Ashrawi	Eman al-Masina	Sarah Giles
Marisa P. Elham et sa famille	Hiba Abed	Orlando « Max » Avis
Homme anonyme	Haneen Khalid	Jens Pagotto
Rozhan Hossin et sa famille	Muna Khalid Karraz	Gabriela Soraya Vazquez
Abdullah Mahmoud	Hind Nahid	Porfirio Hernández Pérez
Haydar et Mercan	Nida Muhammad	Senaida Mancías Nuñez
Sukriye Cetin	Rania Khaleel Awad al-Mutamid	Benjamín Zacarias Hernández Mancías
Ahmad Dandl	Samah Nabeel	Dr. Kemal Kirişci
Abood Okaab	Abeer Khalid	Mohammad Fares

DERRIÈRE LA CAMÉRA

Ai Weiwei

Réalisateur / Producteur

Ai Weiwei est réputé pour son œuvre en résonance avec les phénomènes qui secouent notre monde globalisé. De l'architecture aux installations, des réseaux sociaux au documentaire, Ai explore divers modes d'expression pour que son public porte un regard neuf sur la société et ses valeurs. Il a monté plusieurs expositions comme « Ai Weiwei : Trace at Hirshhorn » au Hirshhorn Museum and Sculpture Garden de Washington ; « Maybe, Maybe Not » au musée d'Israël de Jérusalem, « La loi du voyage » à la Galerie Nationale de Prague ; « Ai Weiwei. Libero » au Palais Strozzi de Florence ; « #SafePassage » au Foam d'Amsterdam ; « Translocation-transformation » au 21er Haus de Vienne et « Ai Weiwei » à la Royal Academy of Arts de Londres.

Né en 1957 à Pékin, il se partage actuellement entre la capitale chinoise et Berlin. Il est professeur à l'université d'art de Berlin et a reçu le prix de l'Ambassadeur de Conscience 2015 décerné par Amnesty International et le prix Vaclav Havel de la Fondation des droits de l'homme. Il a réalisé plusieurs documentaires sur les grandes questions sociales et politiques qui ont remporté de nombreux prix dans d'importants festivals. Citons notamment *Disturbing the Peace*, *One Recluse*, *So Sorry*, *Ordos 100* et *Ai Weiwei's Appeal* ¥15,220.910.50,

Chin-chin Yap

Productrice

Chin-chin Yap est scénariste et productrice. Installée à Berlin, experte en art contemporain chez Phillips de Pury and Company, maison de ventes aux enchères, elle est chroniqueuse pour le magazine *ArtAsiaPacific* et collabore avec le producteur Andrew Cohen sur le documentaire *XIMEI'S HOUSE*. Elle est diplômée de Columbia et de l'école de droit de Georgetown.

Heino Deckert

Producteur

Heino Deckert a fait des études de droit à Berlin et a fréquenté l'Académie de cinéma et de télévision de Berlin. Diplômé en 1991, il monte la société de production Ma.ja.de. Filmproduktions GmbH. Il a produit une centaine de documentaires primés. *RABBIT À LA BERLIN* de Bartek Konopka a été cité à l'Oscar en 2010. Il a produit *VIVAN LAS ANTIPODAS* de Victor Kossakowsky, qui a fait l'ouverture de la Mostra de Venise en 2011. En 2013, *SONG FROM THE FOREST* de Michael Obert a remporté le prix du festival international d'Amsterdam. À l'heure actuelle, Deckert produit le nouveau film de Kossakowsky avec le soutien de Participant Media.

Sa société de ventes internationales, Deckert Distribution, détient les droits de *MINERS SHOT DOWN*, *NO BURQARS BEHIND BARS* et *THE THREE ROOMS OF MELANCHOLIA* ou encore la plupart des documentaires de Sergej Loznitsa.

En 2005, il a monté Ma.ja.de. Fiction et produit son premier film de fiction avec les réalisateurs Peter Brosens et Jessica Woodworth. Il s'agit de *KHADAK*, qui a remporté le Lion de l'avenir à la Mostra de Venise. Il a enchaîné avec *ALTIPLANO* de Brosens et Woodworth, présenté à Cannes en 2009. Il produit ensuite *MY JOY*, premier film de fiction du documentariste Sergej Loznitsa présenté à Cannes en 2010. Le film est sélectionné aux European Film Awards et reçoit de nombreux grands prix dans des festivals prestigieux. Le deuxième film de Loznitsa, *DANS LA BRUME*, est en compétition au festival de Cannes et décroche le prix Fipresci. En 2016, Deckert coproduit le film pour enfants *Hotel Große L*. En 2017, il produit *ADAM & EVELYN* d'Andreas Goldstein et le nouveau projet de Loznitsa, *DONBASS*.

Andrew Cohen

Producteur exécutif

Également réalisateur et journaliste, Andrew Cohen a produit et coécrit son premier film en 1996 avec Gaylen Ross, DEALERS AMONG DEALERS, puis LE JUIF QUI NÉGOCIA AVEC LES NAZIS, plébiscité par la critique. Plus récemment, il a assuré la production exécutive de AI WEIWEI: NEVER SORRY et THE WORLD BEFORE HER.

Par ailleurs, il a écrit et réalisé une série de courts métrages – et signé plusieurs articles – sur les principaux artistes contemporains en Chine pour ArtAsiaPacific. Il assure la postproduction de son premier long métrage comme réalisateur, BEIJING SPRING, histoire du premier mouvement démocratique et des manifestations pour la liberté d'expression dans la Chine post-maoïste des années 70.

Il a encore réalisé TALKING TACHELES, autour du célèbre squat de Berlin occupé par des artistes dans les jours qui ont suivi la chute du mur ; XIME'S HOUSE, autour des villages frappés par le Sida à Xinc'ai ; THE VILLAGE GATE, autour du club new-yorkais de jazz, de théâtre et de musique.

Diane Weyermann

Productrice

Diane Weyermann chapeaute l'unité documentaire de Participant Media, société de production de films engagés.

On lui doit ainsi UNE SUITE QUI DÉRANGE de Jon Shenk et Bonni Cohen, THE MUSIC OF STRANGERS: YO-YO MA AND THE SILK ROAD ENSEMBLE de Morgan Neville, THE LOOK OF SILENCE de Joshua Oppenheimer, 3 ½ MINUTES, TEN BULLETS de Marc Silver, BEST OF ENEMIES de Robert Gordon et Morgan Neville, IL M'A APPELÉE MALALA de Davis Guggenheim, UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE (Oscar du meilleur documentaire), WAITING FOR «SUPERMAN», CITIZENFOUR (Oscar du meilleur documentaire), FOOD, INC. (lauréat de l'Emmy), MERCHANTS OF DOUBT, THE GREAT INVISIBLE, CHICAGO 10, COUNTDOWN TO ZERO, JIMMY CARTER MAN FROM PLAINS et DARFUR NOW.

Avant d'être engagée chez Participant en 2005, Diane Weyermann a été directrice du programme documentaire du Sundance Institute. Elle a notamment dirigé le fonds de soutien aux films documentaires abordant les questions des droits de l'homme, de justice sociale, de libertés publiques et de liberté d'expression. Elle a monté deux ateliers annuels de documentaires s'attachant l'un au montage et à la narration, l'autre à la musique. Pendant sept ans, elle a également été directrice du programme artistique et culturel de l'Open Society Institute New York. En outre, elle a créé le Soros Documentary Fund (plus tard rebaptisé Sundance Documentary Fund) en 1996.

Jeff Skoll

Producteur exécutif

Jeff Skoll s'emploie à générer des changements sociaux en investissant dans des initiatives mêlant l'humain et l'entrepreneuriat. Parmi elles figurent la Skoll Foundation, le Capricorn Investment Group, Participant Media et le Skoll Global Threats Fund, soutenues par le Jeff Skoll Group.

Il a fondé Participant Media en 2004. À ce jour, les 80 films et documentaires produits par Participant Media ont collectivement remporté 11 Oscars (dont celui du meilleur film pour SPOTLIGHT) sur 50 nominations.

En tant que premier employé à temps plein et président d'eBay, Jeff Skoll a su allier entrepreneuriat, technologie et confiance en l'être humain.

Niels Pagh Andersen

Chef-monteur

Niels Pagh Andersen a monté 250 films dans des registres très différents depuis 1979.

Il a ainsi monté THE ACT OF KILLING et THE LOOK OF SILENCE de Joshua Oppenheimer, PATHFINDER de Nil Gaup, cité à l'Oscar du meilleur film étranger, EVERLASTING MOMENTS, cité au Golden Globe, PROSTITUTION BEHIND THE VEIL, cité à l'Emmy, 3 ROOMS OF MELANCHOLIA sur le conflit en Tchétchénie, et SHIPWRECKED. Il enseigne le cinéma dans plusieurs écoles et

universités et est professeur de montage à la Norwegian Film School.

En 2005, il a remporté le prestigieux Roos Prize, plus haute distinction en matière de documentaire décernée par le Danish Film Institute.

Karsten Fundal

Compositeur

Karsten Fundal est né en 1966 au Danemark, il a étudié la composition avec Hans Abrahamsen, Ib Nørholm, Per Nørgård et Karl Aage Rasmussen. Il a ensuite étudié la musique pendant deux ans avec Louis Andriessen. Deux rencontres l'inspirent particulièrement – avec Nigel Osborne et surtout avec Morton Feldman à Dartington en 1986.

Il mêle la musique de chambre et les pièces orchestrales, comme en témoignent « Ballad » (1988) et le concerto pour piano « Liquid Motion » (1993). Il a aussi composé le concert pour percussions « Ritornelli in contrario » (1997), les grandes pièces orchestrales « Hush » (2003-2004) et « Entropia » (1997-2001), et l'installation orchestrale « Liquid Rooms » (2013).

Outre ses compositions pour la scène, il est compositeur et arrangeur pour le cinéma : il a ainsi signé la partition de FLAME AND CITRON. Il a aussi collaboré avec de grands artistes danois de pop.

Il a reçu le Wilhelm Hansen Composer Award en 1994 et le prix de la Danish Composers' Society en 1995.

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	Ai Weiwei
Musique	Karsten Fundal
Montage	Niels Pagh Andersen
Image	Ai Weiwei
	Murat Bay
	Christopher Doyle
	Huang Wenhai
	Konstantinos Koukoulis
	Renaat Lambeets
	Li Dongxu
	Lv Hengzhong
	Ma Yan
	Johannes Waltermann
	Xie Zhenwei
	Zhang Zanbo
Producteurs exécutifs	Andrew Cohen
	Jeff Skoll
	Diane Weyermann
Producteurs	Ai Weiwei
	Chin-chin Yap
	Heino Deckert